

Figure du Tout-Paris depuis plus d'un demi-siècle, Philippe Sollers se disait "avant tout un écrivain"

Lettres Membre éminent de la scène littéraire française, l'écrivain fécond est décédé vendredi à l'âge de 86 ans.

Évocation Francis Matthys

Philippe Sollers – de son véritable nom Philippe Joyaux – vit le jour, au sein d'une famille aisée d'industriels, le 28 novembre 1936, à Talence, près de Bordeaux. Adolescent, il fut envoyé à Versailles pour ses études secondaires au cours desquelles la découverte du Lautréamont des *Chants de Maldoror* l'enchantera plus que tout. Dès 1957, il publie une nouvelle, *Le Défi*, dans la revue *Écrire* dirigée par Jean Cayrol; ce texte lui vaut le prix Fénéon et se voit salué par François Mauriac dans son *Bloc-Notes de L'Express*: à 21 ans, les bravos d'un Nobel de littérature, cela compte et pas peu...

L'année suivante paraît son premier roman, *Une curieuse solitude*, qu'applaudit alors Aragon dans un vibrant article des *Lettres françaises*. En 1960, ayant abandonné ses études à l'université, il sera l'un des cofondateurs (avec notamment Jean-Edern Hallier et le météorique Jean-René Huguenin) de la revue *Tel Quel* qui restera un temple de l'avant-gardisme pendant une vingtaine d'années.

Nouvelle Vague

Très vite, Sollers va s'imposer comme une figure des plus actives de la "nouvelle vague" des Lettres, comme le fut, dans les années 50, Alain Robbe-Grillet à la tête du "Nouveau Roman", ce courant qui ne fit pas école. En 1961, prenant ses distances avec le récit psychologique, Sollers publie *Le Parc* que couronne le prix Médicis (notons qu'à part le prix Prince Pierre de Monaco au palmarès prestigieux – reçu en 2014, pour l'ensemble de son œuvre – il n'obtint jamais ni Goncourt ni Renaudot ni Femina, et ne sera membre ni de l'Académie française ni de celle des Goncourt).

Son avant-gardisme littéraire va bientôt s'accroître à travers des livres comme le formaliste *Drame* (1965) et des ouvrages qui s'inspirent des "carrés magiques" de la pensée chinoise comme *Nombres* en 1968 et *Lois* en 1972.

Maoïste

Dans ces années-là, Sollers se rapproche du marxisme. Maoïste même (ce dont il s'éloignera dès 1974), il n'avait pas soutenu le Simon Leys des *Habits neufs du président Mao*, paru en 1971, dénonçant le régime du tyran chinois; trente ans plus tard, Sollers fera son mea culpa: "Leys avait raison [...] C'est un analyste de premier ordre et ses livres sont une montagne de vérités précises."

En 1974, Sollers entreprit l'édification de son ambitieux *Paradis*, dont la publication, d'abord

dans *Tel Quel* en feuilleton, s'étendra jusqu'en 1982.

Immensément cultivé (littérature, philosophie, musique, arts plastiques, psychanalyse, sociologie, etc.), Sollers, dans de très nombreuses études, se penchera sur des créateurs de multiples disciplines, passant de Mozart à Rodin, de Picasso à Fragonard, de Sade à Ezra Pound, de Rimbaud à Lacan, de Bataille à Francis Ponge, de Dante aux Impressionnistes, de Proust à Watteau, sans oublier James Joyce dont, avec Stephen Heath, il entreprit de traduire des passages de *Finnegans Wake*. Nombre de ces études seront réunies dans des volumes comme *La guerre du goût* en 1994, *Éloge de l'infini* en 2002, *Fugues* en 2012, etc.

De l'hermétisme au romanesque

Sollers ne cessera pas de surprendre: si des livres comme *Nombres* ou *H* (en 1973, qui ne compte qu'une seule phrase sans ponctuation) sont d'un accès à tout le moins "difficile" (captivant les uns mais semblant illisibles aux yeux d'autres), il va évoluer vers une littérature romanesque moins hermétique et non dénuée d'humour (dimension essentielle chez Sollers).

Ainsi, touchera-t-il (enfin) un assez large public en publiant *Femmes* en 1983 (où l'influence de l'écriture de Céline est évidente), roman à clés où il examine les conséquences du féminisme à travers l'existence aventureuse d'un journaliste.

S'ensuivront des romans, parfois d'autofiction, comme *Portrait d'un joueur* (le mot "joueur" semble d'ailleurs convenir le mieux, s'il ne fallait qu'en choisir un, pour qualifier l'étonnant, agaçant et infatigable Sollers), *Les Folies françaises*, *Le Lys d'or*, *La Fête à Venise*, *Studio*, *Le Secret*, *Passion fixe*, *L'Étoile des amants*, *L'Éclaircie*, *Médium*, *L'École du mystère*, *Mouvement*, *Beauté*, *Centre* paraîtront dès le milieu des années 80 et après 2000. Des romans où Sollers se met en scène plus ou moins directement. On lui doit également un volume de Mémoires, spirituellement intitulé *Un vrai roman*, paru chez Plon en 2007; et des biographies romancées de Vivant Denon (*Le Cavalier du Louvre* en 1995, *Casanova l'admirable* en 1998 et *Mystérieux Mozart* en 2001).

Personnalité influente du monde éditorial

D'une fécondité littéraire éblouissante, Sollers fut l'une des personnalités influentes du monde éditorial germanopratin pendant des décennies, s'y faisant autant d'amis que d'adversaires.

En 1967, il épousa l'écrivaine, sémiologue et psychanalyste d'origine bulgare Julia Kristeva dont il eut un fils né en 1975. Depuis 1958, il avait une liaison avec la romancière et essayiste belge Dominique Rolin (née en 1913, décédée à Paris le 15 mai 2012: il apparaît dans certains de ses livres sous le pseudonyme de Jim); elle et lui séjourneront chaque année à Venise; la correspondance qu'ils échangèrent – des milliers de lettres – parut chez Gallimard à partir de 2017.

Le mot "joueur" semble convenir le mieux, s'il ne fallait en choisir qu'un, pour qualifier l'étonnant, agaçant et infatigable Sollers.



Philippe Sollers, en 2007.

L'œuvre et la personnalité de Sollers firent l'objet de quelques ouvrages: citons, par exemple, le *Sollers, écrivain* de Roland Barthes (Seuil, 1979), le *Philippe Sollers* de Philippe Forest (Seuil, 1992) ou le *Philippe Sollers, vérités et légendes* de Gérard de Cortanze (Chêne, 2001). On ne pourra surtout pas négliger ses recueils d'entretiens: *Le rire de Rome* (avec Frans De Haes en 1992), *Vision à New York* (avec David Hayman en 1981) et *Contre-attaque* (avec Franck Nouchi en 2016).

Séducteur et catholique; critique et tête chercheuse

Séducteur, beau parleur, rusé, doué d'une intelligence à l'agilité vertigineuse, Philippe Sollers s'avouait catholique, affichant – à la surprise sans doute de plus d'un – son admiration pour les papes Jean-Paul II et Benoît XVI. Il déclara d'ailleurs qu'il lui était naturel d'entrer dans une église, d'y allumer un cierge et d'y prier.

Critique littéraire (notamment pendant des années, dans le supplément littéraire du *Monde*), Philippe Sollers fut aussi un éditeur, une tête chercheuse – même s'il n'eut pas le magistère d'un Jean Paulhan, d'un Georges Lambrichs ou d'un Maurice Nadeau. Non seulement à la tête de *Tel Quel* (avec l'appui des éditions du Seuil), il fut le créateur en 1983, chez Gallimard cette fois, de la revue *L'Infini*, nom qui serait aussi celui de la collection d'ouvrages qu'il y dirigea.

C'est dans cette collection que parurent des dizaines de romans ou d'essais d'auteurs tels que Pierre Bourgeade, Dominique Aury, Louis Althus-

“Je n'ai jamais voulu dire le bien social. Au contraire, j'insiste sur le moisi social à longueur de temps. En revanche, ce que la littérature peut penser m'intéresse passionnément.”

Philippe Sollers

Dans le recueil d'entretiens avec Franck Nouchi *“Contre-attaque”* (Grasset)

ser, Conrad Detrez, Philippe Forest, Pierre Guyotat, Jean-Luc Hennig, Alain Jaubert, Marc-Édouard Nabe, Gabriel Matzneff, Philippe Murray, Dominique Noguez, Marcelin Pleyne, Alina Reyes, Jacqueline Risset, Alain Roger, Dominique Rolin, Chantal Thomas, tant d'autres encore. L'un d'eux, Jean-Jacques Schuhl, obtiendra le prix Goncourt en 2000 pour son roman *Ingrid Caven* paru dans la collection *L'Infini*.

La littérature, école de liberté

Dans le recueil d'entretiens d'octobre 2015 à mars 2016 avec Franck Nouchi, *Contre-attaque*, paru chez Grasset, Philippe Sollers le précisait: *“Je ne me suis jamais défini comme un intellectuel. Je suis avant tout un écrivain. La confusion, constante, vient de là [...] Je n'ai jamais voulu dire le bien social. Au contraire, j'insiste sur le moisi social à longueur de temps. En revanche, ce que la littérature peut penser m'intéresse passionnément.”* Allusion à l'un de ses articles, *La France moisie*, publié dans *Le Monde* en 1999.

En 2016, Philippe Sollers insistait: *“Aujourd'hui, je ne sais pas quel mot il faudrait employer. La déliquescence étant devenue ce qu'elle est, on pourrait écrire peut-être La France suffoque.”* Et d'ajouter: *“Pour moi, la littérature est avant tout une école de liberté.”* En 2016 encore, dans *Complots* qui parut chez Gallimard, Sollers constatait: *“Plus la dévastation s'accroît, plus le disque dur de la littérature et de l'art, preuve de vastes complots positifs à travers le temps, remonte. L'avenir est là.”*